Koeune, F.
Quelques pages sur
Jean Jacques Rousseau

PQ
2043
K64

QUELQUES PAGES

SUR

JEAN JACQUES ROUSSEAU

PAR

F. KŒUNE

PASTEUR

LAUSANNE

IMPRIMERIE GEORGES BRIDEL

—

1875

LIBRAIRIE H. GEORG

10, CORRATERIE

QUELQUES PAGES

SUR

JEAN JACQUES ROUSSEAU

PAR

F. KŒUNE

PASTEUR

LAUSANNE

IMPRIMERIE GEORGES BRIDEL

1875

PQ
2043
K64

Lecteur,

Cherche dans cette préface ce qu'il m'est indispensable de te dire : diverses circonstances me déterminèrent, cet été, à me présenter comme professeur de *littérature française* à l'académie de Lausanne. Il me fallait un *imprimé*. C'est ce travail, fait à la hâte, interrompu chaque jour par d'incessantes occupations, que tu as entre les mains. Ayant retiré ma candidature, il ne répond plus à sa destination ; néanmoins je lui laisse voir le jour, persuadé que sa lecture ne te paraîtra pas celle d'un sermon soporifique, car le texte est court et toute sa valeur se trouve dans les citations.

Travers, 30 octobre 1875.

LIBRARY
FEB
10
1918
UNIVERSITY OF TORONTO

QUELQUES PAGES

SUR

JEAN JACQUES ROUSSEAU

Jeunesse de Rousseau.

En 1728, Genève voyait fuir de ses murs un jeune homme de seize ans, n'emportant avec lui qu'un petit bagage d'instruction. C'était un descendant des huguenots ; en naissant il avait perdu sa mère, et son père aussi, dès lors plus occupé de ses plaisirs que des soins qu'il devait à ses enfants. La destinée est capricieuse : par les moyens qu'elle emploie pour plonger certains êtres dans l'obscurité, elle en élève d'autres à la renommée. C'est ce qu'elle fit pour Jean-Jacques Rousseau, qui devait illustrer Genève et enrichir la France d'un grand écrivain.

Quittant la maison paternelle, notre adolescent arriva chez Mme de Warens, à Annecy, fut dirigé sur Turin, fit son entrée à l'hospice des catéchumènes où il abjura le protestantisme « pour avoir du pain. » Après il devient commis,

laquais et revient chez Mme de Warens où il étudie sérieusement.

Tout intéresse dans Rousseau : son enfance, sa jeunesse agitée, ses vices, ses vertus, ses erreurs et ses malheurs.

Il nous apprend lui-même quelles furent ses premières lectures : les romans de sa mère, l'*Histoire de l'Eglise et de l'Empire*, par Lesueur, le *Discours de Bossuet* sur l'histoire universelle, les *Hommes illustres*, de Plutarque, l'*Histoire de Venise*, par Nani, les *Métamorphoses d'Ovide*, La Bruyère, les *Mondes* de Fontenelle, ses *Dialogues des morts* et Molière. Il ne nous fait pas assez connaître le travail de sa jeunesse dans ses *Confessions*. Lorsqu'il essaye de chanter le verger des Charmettes, il complète déjà sa bibliothèque et nous dit ses préférences en fait d'auteurs :

« Dans ce verger charmant j'en partage l'espace.
Sous un ombrage frais tantôt je me délasse ;
Tantôt avec Leibnitz, Malebranche et Newton
Je monte ma raison sur un sublime ton,
J'examine les lois des corps et des pensées ;
Avec Locke je fais l'histoire des idées ;
Avec Kepler, Wallis, Barrow, Raynaud, Pascal,
Je devance Archimède et je suis l'Hospital.
. . . . . .
O vous tendre Racine, ô vous aimable Horace !
Dans mes loisirs aussi vous trouvez votre place ;
Claville, Saint-Aubin, Plutarque, Mézerai,
Despréaux, Cicéron, Pope, Rollin, Barclai,
Et vous trop doux La Mothe, et toi, touchant Voltaire,
Ta lecture à mon cœur restera toujours chère.
Mais mon goût se refuse à tout frivole écrit
Dont l'auteur n'a pour but que d'amuser l'esprit ;
Il a beau prodiguer la brillante antithèse,
Semer partout des fleurs, chercher un tour qui plaise ;

Le cœur plus que l'esprit a chez moi des besoins,
Et, s'il n'est attendri, rebute tous ses soins.
. . . . . .
D'Epictète asservi la stoïque fierté,
M'apprend à supporter les maux, la pauvreté. »

Rousseau fut une année précepteur à Lyon chez M. de Mably. Déjà il y rêvait à ses réformes sur l'éducation. Comptant tirer bon parti d'une méthode chiffrée qu'il avait inventée pour noter la musique, il partit pour Paris, mais l'académie des sciences n'adopta pas son projet. Plus tard, tout en étant auteur couronné, il demeurera copiste de musique pour vivre indépendant. Ici se place son second voyage en Italie comme secrétaire d'ambassade à Venise. Il revint bientôt à Paris, fréquenta les gens de lettres et surtout les encyclopédistes, essaya de traduire Tacite. Il n'oubliait ni son lac, ni ses montagnes, et son imagination les retrouvait dans Virgile ainsi que les scènes de son enfance. Rousseau apprenait la langue dont il allait faire un si merveilleux emploi.

Politique.

Nous sommes en 1749 et Rousseau, arrivé à l'âge de trente-huit ans, n'avait encore rien produit.

Il s'était lié d'amitié avec Diderot qui venait de sortir de prison et restait confiné à Vincennes. Rousseau visitait son ami, faisait deux lieues à pied par une chaleur accablante. Il acheta un jour le *Mercure de France* pour se distraire du chemin et y lut par hasard le concours de l'Académie de Dijon sur la question : « Si le progrès des sciences et des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs. »

« A l'instant de cette lecture, dit Rousseau, je vis un autre univers et je devins un autre homme. En arrivant à Vincennes,

j'étais dans une agitation qui tenait du délire. Diderot l'aperçut : je lui en dis la cause et lui lus la prosopopée de Fabricius, écrite au crayon sous un chêne. Il m'exhorta de donner l'essor à mes idées et de concourir au prix.

» Mes sentiments se montèrent, avec la plus inconcevable rapidité, au ton de mes idées. Toutes mes petites passions furent étouffées par l'enthousiasme de la vérité, de la liberté, de la vertu, et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que cette effervescence se soutint dans mon cœur, durant plus de quatre ou cinq ans, à un aussi haut degré peut-être qu'elle ait jamais été dans le cœur d'aucun autre homme.

» Quand ce discours fut fait, je le montrai à Diderot qui en fut content et m'indiqua quelques corrections.

» L'année suivante, 1750, comme je ne songeais plus à mon discours, j'appris qu'il avait remporté le prix à Dijon. Cette nouvelle réveilla toutes les idées qui me l'avaient dicté, les anima d'une nouvelle force et acheva de mettre en fermentation dans mon cœur ce premier levain d'héroïsme et de vertu que mon père, et ma patrie, et Plutarque, y avaient mis dans mon enfance. »

Ce discours commence la célébrité de l'auteur, attaque l'ordre des choses qu'il avait sous les yeux : les lettres et les arts qui flattent les despotes et contribuent à maintenir les peuples dans l'esclavage.

« Tandis que le gouvernement et les lois pourvoient à la sûreté et au bien-être des hommes assemblés, les sciences, les lettres, les arts, moins despotiques et plus puissants pout-être, étendent des guirlandes de fleur sur les chaînes de fer dont ils sont chargés, étouffent en eux le sentiment de cette liberté originelle pour laquelle ils semblaient être nés, leur font aimer leur esclavage et en forment ce qu'on appelle des peuples policés. Le besoin éleva les trônes, les sciences et les arts les ont affermis. Puissances de la terre, aimez les talents et protégez ceux qui les cultivent. »

Toute la politique de Rousseau est dans ce début. Tous ses écrits n'en sont que le développement, les preuves plus ou moins justes que devaient méditer les peuples et les rois et les brouiller à jamais; car tous les critiques de Rousseau s'accordent à ce sujet, ce fut lui qui eut le plus d'influence sur la révolution française. Ce discours contient en germe les *droits* des peuples, montre dans les rois des oppresseurs et dans les sciences, les lettres et les arts, les appâts au moyen desquels on asservit les peuples. « Ce sont des guirlandes de fleurs étendues sur des chaînes de fer. » Ici la beauté du style ajoute de la force à la vérité. Avec quelle ironie ne flagelle-t-il pas les princes et leurs protégés ! « Puissances de la terre, aimez les talents et protégez ceux qui les cultivent ! »

Il faudrait connaître la société au sein de laquelle Rousseau se trouvait, les mœurs du temps, le faste des grands, la vénalité des talents et la misère du peuple pour le comprendre et l'apprécier à sa valeur. Comme le dit Lamartine, « Rousseau avait étudié la politique non dans les lois, mais dans la nature. Ame libre, mais opprimée et souffrante, le soulèvement généreux de son cœur avait soulevé tout les cœurs ulcérés par l'inégalité odieuse des conditions sociales. » Deux ou trois traits le feront mieux comprendre. Ecoutons M. de Tocqueville :

« Imaginez-vous, écrit-il, le paysan français du XVIIIe siècle. Voyez-le tel que le dépeignent les documents, si passionnément épris de la terre qu'il consacre à l'acheter toutes ses épargnes et l'achète à tout prix. Pour l'acquérir il lui faut d'abord payer un droit, non au gouvernement, mais à d'autres propriétaires du voisinage, aussi étrangers que lui à l'administration des affaires publiques, presque aussi impuissants que lui. Il la possède enfin, il y enterre son cœur avec son grain. Ce petit coin du sol qui lui appartient en propre dans ce vaste univers le remplit d'orgueil et

d'indépendance. Surviennent partout les mêmes voisins qui l'arrachent à son champ et l'obligent à venir travailler ailleurs sans salaire. Veut-il défendre sa semence contre leur gibier : les mêmes l'en empêchent; les mêmes l'attendent au passage pour lui demander un droit de péage. Il les retrouve au marché où ils lui vendent le droit de vendre ses propres denrées; et quand, rentré au logis, il veut employer à son usage le reste de son blé qui a cru sous ses yeux et par ses mains, il ne peut le faire qu'après l'avoir envoyé moudre dans le moulin et cuire dans le four de ces mêmes hommes. C'est à leur faire des rentes que passe une partie du revenu de ce petit domaine, et ces rentes sont imprescriptibles et irrachetables. Quoi qu'il fasse, il rencontre partout sur son chemin ces voisins incommodes, pour troubler son plaisir, gêner son travail, manger ses produits; et, quand il a fini avec ceux-ci, d'autres vêtus de noir se présentent, qui lui prennent le plus clair de sa récolte. Figurez-vous la condition, les besoins, le caractère, les passions de cet homme, et calculez, si vous le pouvez, les trésors de haine et d'envie qui se sont accumulés dans son cœur.

Deuxième fait (*Grimm,* correspondance) :

« On outrageait alors publiquement les affections les plus sacrées de la vie privée, pour satisfaire le caprice des classes élevées. Vers le milieu du XVIIIe siècle, il y avait sur la scène française une actrice du nom de Chantilly. Elle était aimée de Maurice de Saxe ; mais elle préféra une affection plus honorable, et épousa Favart, le célèbre auteur de chansons et d'opéras comiques. Maurice, étonné de cette audace, demanda l'assistance du gouvernement. C'était déjà une chose assez étrange de faire une pareille demande ; mais le résultat est plus étrange encore. Le gouvernement eut l'inconcevable bassesse de donner à Favart l'ordre d'abandonner sa femme, et de la remettre entre les mains de Maurice, dont elle fut forcée de devenir la maîtresse. Les deux époux plièrent sous le joug de la nécessité.

Le troisième fait est rapporté par Rousseau lui-même (*Confessions,* livre IV) :

» Un jour entre autres, m'étant a dessein détourné pour voir de près un lieu qui me parut admirable, je m'y plus si fort et j'y fis tant de tours, que je me perdis enfin tout-à-fait. Après plusieurs heures de course inutile, las et mourant de soif et de faim, j'entrai chez un paysan dont la maison n'avait pas belle apparence ; mais c'était la seule que je visse aux environs. Je croyais que c'était comme à Genève ou en Suisse, où tous les habitants à leur aise sont en état d'exercer l'hospitalité. Je priai celui-ci de me donner à dîner en payant. Il m'offrit du lait écremé et de gros pain d'orge, en me disant que c'était tout ce qu'il avait. Je buvais ce lait avec délice, et je mangeais ce pain, paille et tout, mais cela n'était pas fort restaurant pour un homme épuisé de fatigue. Ce paysan qui m'examinait jugea de la vérité de mon histoire par celle de mon appétit. Tout de suite, après avoir dit qu'il voyait bien que j'étais un bon jeune honnête homme qui n'étais pas là pour le vendre, il ouvrit une petite trappe à côté de sa cuisine, descendit et revint un moment après avec un bon pain bis de pur froment, un jambon très-appétissant, quoique entamé, et une bouteille de vin dont l'aspect me réjouit le cœur plus que tout le reste ; on joignit à cela une omelette assez épaisse, et je fis un dîner tel qu'autre qu'un piéton n'en connut jamais. Quand ce vint à payer, voilà son inquiétude et ses craintes qui le reprennent ; il ne voulait point de mon argent, il le repoussait avec un trouble extraordinaire ; et ce qu'il y avait de plaisant était que je ne pouvais imaginer de quoi il avait peur. Enfin, il prononça en frémissant ces mots terribles de commis et de rats de cave. Il me fit entendre qu'il cachait son vin à cause des aides, qu'il cachait son pain à cause de la taille, et qu'il serait un homme perdu si l'on pouvait se douter qu'il ne mourût pas de faim. Tout ce qu'il me dit à ce sujet, et dont je n'avais pas la moindre idée, me fit une impression qui ne s'effacera jamais. Ce fut là le germe de cette haine inextinguible qui se développa depuis dans mon cœur contre les vexations qu'éprouve le malheureux peuple, et contre ses oppresseurs. Cet

homme, quoique aisé n'osait manger le pain qu'il avait gagné à la sueur de son front, et ne pouvait éviter sa ruine qu'en montrant la même misère qui régnait autour de lui. Je sortis de sa maison aussi indigné qu'attendri, et déplorant le sort de ces belles contrées, à qui la nature n'a prodigué ses dons que pour en faire la proie des barbares publicains. »

Tels étaient les abus, les vexations et les mœurs du temps, et comprendrait-on qu'un homme du peuple, un fier républicain, n'eut pas employé toute son éloquence à flétrir un pareil état de choses !

Dans ce premier discours Jean Jacques aborde le système éducatif du temps. « Je sais, dit-il, qu'il faut occuper les enfants et que l'oisiveté est pour eux le danger le plus à craindre. Que faut-il qu'ils apprennent ? Voilà certes une belle question ! qu'ils apprennent ce qu'ils doivent faire étant hommes et non ce qu'ils doivent oublier. »

Ce qu'il disait alors n'a-t-il plus d'actualité ?

« Nos jardins sont ornés de statues et nos galeries de tableaux. Que penseriez-vous que représentent ces chefs-d'œuvre de l'art exposés à l'admiration publique ? les défenseurs de la patrie ? ou ces hommes plus grands encore qui l'ont enrichie par leurs vertus ? Non, ce sont des images de tous les égarements du cœur et de la raison, tirées soigneusement de l'ancienne mythologie, et présentées de bonne heure à la curiosité de nos enfants ; sans doute afin qu'ils aient sous leurs yeux des modèles de mauvaises actions, avant même que de savoir lire. »

Rousseau suggéra peut-être lui-même la question que l'académie de Dijon devait mettre quelques années plus tard au concours. Car immédiatement après le passage précité, il ajoute : « D'où naissent tous ces abus, si ce n'est de l'inégalité funeste introduite entre les hommes par la distinction des talents et par l'avilissement des vertus ? »

La seule remarque qu'on va lire ne devait-elle pas lui mériter le prix ? « Qu'on me dise cependant si la gloire attachée au meilleur des discours qui seront couronnés dans cette académie est comparable au mérite d'en avoir fondé le prix. » On voit que l'auteur en composant son discours n'oubliait rien et que, pour lui, la vertu était bien préférable à l'éloquence.

Il poursuit :

« Nous avons des physiciens, des géomètres, des chimistes, des astronomes, des poëtes, des musiciens, des peintres ; nous n'avons plus de citoyens ; où, s'il nous en reste encore, dispersés dans nos campagnes, abandonnés, ils périssent indigents et méprisés. Tel est l'état où sont réduits, tels sont les sentiments qu'obtiennent de nous, ceux qui nous donnent du pain, et qui donnent du lait à nos enfants. »

Il se demande ce que c'est que la philosophie :

« Que contiennent les écrits des philosophes les plus connus? quelles sont les leçons de ces amis de la sagesse? A les entendre, ne les prendrait-on pas pour une troupe de charlatans criant chacun de son côté sur une place publique : Venez à moi, c'est moi seul qui ne trompe point? L'un prétend qu'il n'y a point de corps, et que tout est en représentation; l'autre, qu'il n'y a d'autre substance que la matière, ni d'autre Dieu que le monde. Celui-ci avance qu'il n'y a ni vertus, ni vices, et que le bien et le mal moral sont des chimères ; celui-là que les hommes sont des loups et peuvent se dévorer en conscience. O grands philosophes ! que ne réservez-vous pour vos amis et pour vos enfants ces leçons profitables? Vous en recevriez bientôt le prix, et nous ne craindrions pas de trouver dans les nôtres quelqu'un de vos sectateurs. »

Rousseau répondait à ses adversaires avec justesse :

« Je ne puis m'empêcher de rire en voyant je ne sais combien de fort savants hommes qui m'honorent de leur critique, m'op-

poser toujours les vices d'une multitude de peuples ignorants, comme si cela faisait quelque chose à la question. De ce que la science engendre nécessairement le vice, s'ensuit-il que l'ignorance engendre la vertu? Ces manières d'argumenter peuvent être bonnes pour des rhéteurs, ou pour des enfants par lesquels on m'a fait réfuter dans mon pays; mais les philosophes doivent raisonner d'autre sorte. »

Le discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes, répondait également au concours de l'académie de Dijon sur une nouvelle question : « Quelle est l'origine de l'inégalité parmi les hommes, et si elle est autorisée par la loi naturelle ? » L'académie n'osa le couronner, parce qu'il attaquait ouvertement la royauté; elle lui préféra celui de l'abbé Tolbert, dont on ne parle plus aujourd'hui.

Rousseau considère dans l'espèce humaine deux sortes d'inégalités : l'une physique ou naturelle qui consiste dans la différence des âges, de la santé, des forces du corps et des qualités de l'esprit ou de l'âme ; l'autre l'inégalité morale ou politique, qui est conventionnelle, parce qu'elle est établie par le consentement des hommes. Dans cette dernière inégalité, les uns sont plus riches, plus honorés, plus puissants que les autres. L'homme naturel ne connaît que deux infirmités ; les blessures et la vieillesse. On ne remarque pas chez les sauvages l'excès d'oisiveté pour les uns, l'excès de travail pour les autres. « Si l'homme avait gardé sa manière de vivre simple, uniforme et solitaire, il ne connaîtrait pas « l'épuisement d'esprit. » « Si la nature nous a destinés à être sains, dit Rousseau, j'ose presque assurer que l'état de réflexion est un état contre nature et que l'homme qui médite est un animal dépravé. » Cette phrase est presque toujours citée pour dénaturer la pensée de Rousseau, et pour montrer qu'il à voulu prôner

l'imbécillité. Cette manière d'argumenter demande un auditoire ou un lecteur docile sinon ignorant.

Le fondement de l'inégalité morale ou politique, est la propriété. « Le premier qui ayant enclos un terrain s'avisa de dire ceci est à moi, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le véritable fondateur de la société civile. » Il est remarquable que cette phrase qui excite la colère de la plupart des critiques de Rousseau, ne soit que la traduction d'une pensée de Pascal (édition Hachette, Paris, 1864. (Art. VI, §. 53, *mien*, *tien*.) « Ce chien est à moi, disaient ces pauvres enfants ; c'est là ma place au soleil. Voilà le commencement et l'image de l'usurpation de toute la terre. » Il est nécessaire de faire quelques autres citations pour indiquer la marche et l'ampleur de la pensée de Rousseau. La genèse de l'inégalité s'en dégage lumineuse.

« Les diverses formes de gouvernement tirent leur origine des différences plus ou moins grandes qui se trouvèrent entre les particuliers au moment de l'institution. Un homme était-il éminent en pouvoir, en vertu, en richesse ou en crédit, il fut seul élu magistrat, et l'état devint monarchique. Si plusieurs à peu près égaux entre eux l'emportaient sur tous les autres, ils furent élus conjointement, et ils eurent une aristocratie. Ceux dont la fortune ou les talents étaient moins disproportionnés, et qui s'étaient le moins éloignés de l'état de nature, gardèrent en commun l'administration suprême, et formèrent une démocratie. Le temps vérifia laquelle de ces formes était la plus avantageuse aux hommes. Les uns restèrent uniquement soumis aux lois, les autres obéirent à des maîtres. Les citoyens voulurent garder leur liberté; les sujets ne songèrent qu'à l'ôter à leurs voisins, ne pouvant souffrir que d'autres jouissent d'un bien dont ils ne jouissent plus eux-mêmes. En un mot, d'un côté furent les richesses et les conquêtes, et de l'autre le bonheur et la vertu. »

La magistrature seconde cause de l'inégalité.

« Dans ces divers gouvernements, toutes les magistratures furent d'abord électives; et quand la richesse ne l'emportait pas, la préférence était accordée au mérite, qui donne un ascendant naturel, et à l'âge, qui donne l'expérience dans les affaires et le sang-froid dans les délibérations..... L'ambition des principaux profita de ces circonstances pour perpétuer leurs charges dans leurs familles; le peuple déjà accoutumé à la dépendance, au repos et aux commodités de la vie, et déjà hors d'état de briser ses fers, consentit à laisser augmenter sa servitude pour affermir sa tranquillité: et c'est ainsi que les chefs, devenus héréditaires, s'accoutumèrent à regarder leur magistrature comme un bien de famille, à se regarder eux-mêmes comme les propriétaires de l'état, dont ils n'étaient d'abord que les officiers; à appeler leurs concitoyens leurs esclaves; à les compter, comme du bétail, au nombre des choses qui leur appartenaient; et à s'appeler eux-mêmes égaux aux dieux, et rois des rois.

» Si nous suivons le progrès de l'inégalité dans ces différentes révolutions, nous trouverons que l'établissement de la loi et du droit de propriété fut son premier terme, l'institution de la magistrature le second, que le troisième et dernier fut le changement du pouvoir légitime en pouvoir arbitaire ; en sorte que l'état de riche et de pauvre fut autorisé par la première époque, celui de puissant et de faible par la seconde , et par la troisième celui de maître et d'esclave, qui est le dernier degré de l'inégalité et le terme auquel aboutissent enfin tous les autres, jusqu'à ce que de nouvelles révolutions dissolvent tout à fait le gouvernement, ou le rapprochent de l'institution légitime.

» Le magistrat ne saurait usurper un pouvoir illégitime sans se faire des créatures auxquelles il est forcé d'en céder quelque partie. D'ailleurs, les citoyens ne se laissent opprimer qu'autant qu'entraînés par une aveugle ambition , et regardant plus au-dessous qu'au-dessus d'eux, la domination leur devient plus chère que l'indépendance, et qu'ils consentent à porter des fers pour en pouvoir donner à leur tour. Il est très difficile de réduire à l'obéissance celui

qui ne cherche point à commander; et le politique le plus adroit ne viendrait pas à bout d'assujettir des hommes qui ne voudraient qu'être libres. Mais l'inégalité s'étend sans peine parmi des âmes ambitieuses et lâches, toujours prêtes à courir les risques de la fortune, et à dominer ou servir presque indifféremment, selon qu'elle leur devient favorable ou contraire. C'est ainsi qu'il dut venir un temps où les yeux du peuple furent fascinés à tel point que ses conducteurs n'avaient qu'à dire au plus petit des hommes: Sois grand, toi et toute ta race; aussitôt il paraissait grand à tout le monde ainsi qu'à ses propres yeux, et ses descendants s'élevaient encore à mesure qu'ils s'éloignaient de lui; plus la cause était reculée et incertaine, plus l'effet augmentait; *plus on pouvait compter de fainéants dans une famille, et plus elle devenait illustre.* »

A mesure, remarque Demogeot, qu'on avance dans cette lecture, on croit entendre monter le flot démocratique. Il anéantit le prétendu droit de la force en le retournant contre son possesseur! « L'émeute, dit Rousseau, qui finit par étrangler et détrôner un sultan est un acte aussi juridique que ceux par lesquels il disposait la veille des vies et des biens de ses sujets. Le despote n'est le maître qu'aussi longtemps qu'il est le plus fort. » L'écrivain termine son discours par cette affirmation terrible: « Il est manifestement contre la loi de nature, qu'un enfant commande à un vieillard, qu'un imbécile conduise un homme sage, et qu'une poignée de gens regorge de superfluités, tandis que la multitude affamée manque du nécessaire. » Quelles paroles prophétiques de la révolution, de l'échafaud de Louis XVI, et de la question sociale de nos jours!

Il écrivait dans le *Contrat social :* « L'homme est né libre et partout il est dans les fers. » — « Renoncer à sa liberté, c'est renoncer à sa qualité d'homme, aux droits de l'humanité, même à ses devoirs. Il n'y a nul dédommagement possible pour quiconque renonce à tout. » Voici un de ces

passages qui devaient produire un terrible effet en pleine royauté de Louis XV : « La force est une puissance physique ; je ne vois point quelle moralité peut résulter de ses effets. Sitôt qu'on peut désobéir impunément, on le peut légitimement ; et puisque le plus fort a toujours raison, il ne s'agit que de faire en sorte qu'on soit le plus fort. » « Toute puissance vient de Dieu, je l'avoue ; mais toute maladie en vient aussi : est-ce à dire qu'il soit défendu d'appeler le médecin ? Qu'un brigand me surprenne au coin d'un bois, non-seulement il faut par force donner la bourse ; mais quand je pourrais la soustraire, suis-je en conscience obligé de la donner ? Car enfin le pistolet qu'il tient est aussi une puissance. »

« Le droit paternel n'a d'autre raison que l'utilité de l'enfant, sa faiblesse. Si donc la faiblesse de l'enfant vient à cesser, et sa raison à mûrir, il devient seul juge naturel de ce qui convient à sa conservation. »

Telles étaient les propositions hardies, révolutionnaires que Rousseau ne craignait pas d'imprimer à la face de la royauté.

Rousseau envoya ce second discours à Voltaire qui lui écrivit, croyant le réfuter, mais en réalité la critique était une défaite. Rousseau n'était jamais embarrassé de répondre. Cet échange de lettres ressemble à un duel dont les adversaires feraient des passes d'esprit et de courtoisie.

Sans changer un mot à leur correspondance, mettons-les aux prises sous forme de dialogue :

Voltaire. — J'ai reçu, monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain ; je vous en remercie. Vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités, et vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la société humaine, dont notre ignorance et notre faiblesse se promettent tant de douceurs.

Rousseau. — C'est à moi, monsieur, de vous remercier à tous égards. En vous offrant l'ébauche de mes tristes rêveries, je n'ai point cru vous faire un présent digne de vous, mais m'acquitter d'un devoir et vous rendre un hommage que nous vous devons tous comme à notre chef.... Tout ce qui vous approche doit apprendre de vous le chemin de la gloire.

Voltaire. — On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes; il prend envie de marcher à quatre pates (sic) quand on lit votre ouvrage. Cependant comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il est impossible de la reprendre, et je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous et moi. Je ne puis non plus m'embarquer pour aller trouver les sauvages du Canada; premièrement parce que les maladies auxquelles je suis condamné me rendent un médecin d'Europe nécessaire ; secondement, parce que la guerre est portée dans ce pays-là et que les exemples de nos nations ont rendu les sauvages presque aussi méchants que nous. Je me borne à être un sauvage paisible dans la solitude que j'ai choisie auprès de votre patrie et où vous devriez être.

Rousseau. — Embellissez l'asile que vous avez choisi : éclairez un peuple digne de vos leçons. Je n'aspire pas à nous rétablir dans notre bêtise, quoique je regrette beaucoup, pour ma part, le peu que j'en ai perdu. A votre égard, monsieur, ce retour *serait un miracle* si grand à la fois, et si nuisible, qu'il n'appartient qu'à Dieu de le faire, et qu'au diable de le vouloir. Ne tentez donc pas de retomber à quatre pates; personne au monde n'y réussirait moins que vous. Vous nous redressez trop bien sur nos deux pieds, pour cesser de vous tenir sur les vôtres.

Voltaire. — J'avoue avec vous que les belles-lettres et les sciences ont causé souvent beaucoup de mal. Les ennemis du Tasse firent de sa vie un tissus de malheurs; ceux de Galilée le firent gémir dans les prisons à soixante-dix ans, pour avoir connu le mouvement de la terre : et ce qu'il y a de plus honteux, c'est qu'il l'obligèrent à se rétracter.

Dès que vos amis eurent commencé le dictionnaire encyclopédique, ceux qui osaient être leurs rivaux, les traitèrent de déistes, d'athées, et même de jansénistes. Si j'osais me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la persécution pour récompense, je vous ferais voir une troupe de misérables acharnés à me perdre, du jour où je donnai la tragédie d'Œdipe; une bibliothèque de calomnies ridicules imprimées contre moi; un prêtre ex-jésuite que j'avais sauvé du dernier supplice, me payant par des libelles diffamatoires du service que je lui avais rendu; un homme plus coupable encore faisant imprimer mon propre ouvrage du siècle de Louis XIV, avec des notes où la plus crasse ignorance débite les calomnies les plus effrontées; un autre qui vend à un libraire une prétendue histoire universelle sous mon nom, et le libraire assez avide ou assez sot pour imprimer ce tissu informe de bévues, de fausses dates, de faits et de noms estropiés; et enfin des hommes assez lâches et assez méchants pour m'imputer cette rapsodie. Je vous ferais voir la société infectée de ce genre d'hommes, inconnus à toute l'antiquité, qui, ne pouvant embrasser une profession honnête, soit de laquais, soit de manœuvres, et *sachant malheureusement lire et écrire*, se font courtiers de la littérature, volent des manuscrits, les défigurent et les vendent. Je pourrais me plaindre qu'une plaisanterie, faite il y a plus de trente ans, sur le même sujet, que Chapelain eut la bêtise de traiter sérieusement, court aujourd'hui le monde, par l'infidélité et l'infâme avarice de ces malheureux qui l'ont défigurée avec autant de sottise que de malice, et qui, au bout de trente ans, vendent partout cet ouvrage, lequel certainement n'est plus le mien, et qui est devenu le leur. J'ajouterais qu'en dernier lieu, on a osé fouiller dans les archives les plus respectables, et y voler une partie des mémoires que j'y avais mis en dépôt lorsque j'étais historiographe de France, et qu'on a vendu à un libraire de Paris le fruit de mes travaux. Je vous peindrais l'ingratitude, l'imposture et la rapine me poursuivant jusqu'au pied des Alpes, et jusqu'au bord de mon tombeau. »

Il me semble que ces récriminations de Voltaire étaient

plus une confirmation de la thèse de Rousseau qu'une réfutation. Rousseau consolait Voltaire en lui disant :

« Ne soyez pas surpris de sentir quelques épines inséparables des fleurs qui couronnent les grands talents. Les injures de vos ennemis sont les acclamations satiriques qui suivent le cortége des triomphateurs ; c'est l'empressement du public pour tous vos écrits, qui produit les vols dont vous vous plaignez : mais les falsifications n'y sont pas faciles, car le fer ni le plomb ne s'allient pas avec l'or. Permettez-moi de vous le dire, par l'intérêt que je prends à votre repos et à notre instruction; méprisez de vaines clameurs par lesquelles on cherche moins à vous faire du mal qu'à vous détourner de bien faire. Plus on vous critiquera, plus vous devez vous faire admirer. Un bon livre est une terrible réponse à des injures imprimées ; et qui vous oserait attribuer des écrits que vous n'aurez point faits, tant que vous n'en ferez que d'inimitables.

Voltaire. — Avouez, monsieur, que ces épines attachées à la littérature et à la réputation, ne sont que des fleurs en comparaison des autres maux qui ont de tout temps inondé la terre. Avouez que ni Cicéron, ni Lucrèce, ni Virgile, ni Horace ne furent les auteurs des proscriptions de Marius, de Sylla, de ce débauché d'Antoine, de cet imbécile Lépide, de ce tyran sans courage, Octave Cépias, surnommé si lâchement Auguste.

Rousseau. — Je conviens de toutes les disgrâces qui poursuivent les hommes célèbres dans les lettres; je conviens même de tous les maux attachés à l'humanité et qui semblent indépendants de nos vaines connaissances. Les hommes ont ouvert sur eux-mêmes tant de sources de misères, que, quand le hasard en détourne quelqu'une, ils n'en sont guère moins inondés. D'ailleurs, il y a, dans le progrès des choses, des liaisons cachées que le vulgaire n'aperçoit pas, mais qui n'échappent pas à l'œil du sage quand il y voudra réfléchir. Ce n'est ni Térence, ni Cicéron, ni Virgile, ni Sénèque, ni Tacite; ce ne sont ni les savants, ni les poëtes qui ont produit les malheurs de Rome et les crimes des Romains : mais sans le poison lent et secret qui corrompit peu à peu le plus

vigoureux gouvernement dont l'histoire ait fait mention, Cicéron, ni Lucrèce, ni Salluste n'eussent point existé, ou n'eussent point écrit. Le siècle aimable de Lélius et de Térence amenait de loin le siècle brillant d'Auguste et d'Horace, et enfin les siècles horribles de Sénèque et de Néron, de Domitien et de Martial. Le goût des lettres et des arts naît chez un peuple d'un vice intérieur qu'il augmente; et s'il est vrai que tous les progrès humains sont pernicieux à l'espèce, ceux de l'esprit et des connaissances qui augmentent notre orgueil et multiplient nos égarements accélèrent bientôt nos malheurs. Mais il vient un temps où le mal est tel que les causes mêmes qui l'ont fait naître sont nécessaires pour l'empêcher d'augmenter; c'est le fer qu'il faut laisser dans la plaie, de peur que le blessé n'expire en l'arrachant.

Voltaire. — Avouez que le badinage de Marot n'a pas produit la Saint-Barthélemy, et que la tragédie du *Cid* ne causa pas les guerres de la Fronde; les grands crimes n'ont été commis que par de célèbres ignorants. Ce qui fait et fera toujours de ce monde une vallée de larmes, c'est l'insatiable cupidité et l'indomptable orgueil des hommes depuis Thamas Koulikan qui ne savait pas lire, jusqu'à un commis de la douane qui ne sait que chiffrer. Les lettres nourissent l'âme, la rectifient, la consolent et elles font même notre gloire dans le temps que vous écrivez contre elles. Vous êtes comme Achille qui s'emporte contre la gloire; et comme le père Malebranche dont l'imagination brillante écrivait contre l'imagination.

Rousseau. — Quant à moi, si j'avais suivi ma première vocation, et que je n'eusse ni lu ni écrit, j'en aurais sans doute été plus heureux. Cependant si les lettres étaient maintenant anéanties, je serais privé du seul plaisir qui me reste. C'est dans leur sein que je me console de tous mes maux; c'est parmi ceux qui les cultivent que je goûte les douceurs de l'amitié et que j'apprends à jouir de la vie sans craindre la mort. Je leur dois le peu que je suis, je leur dois même l'honneur d'être connu de vous. Mais consultons l'intérêt dans nos affaires et la vérité dans nos écrits. Quoiqu'il faille des philosophes, des historiens, des savants, pour éclairer le

monde et conduire ses aveugles habitants; si le sage Memnon m'a dit vrai, je ne connais rien de si fou qu'un peuple de sages.

Convenez-en, monsieur, s'il est bon que les grands génies instruisent les hommes, il faut que le vulgaire reçoive leurs instructions : si chacun se mêle d'en donner, qui les voudra recevoir? « Les boiteux, dit Montaigne, sont malpropres aux exercices du corps; et aux exercices de l'esprit les âmes boiteuses. » Mais en ce siècle savant, on ne voit que boiteux vouloir apprendre à marcher aux autres.

Le peuple reçoit les écrits des sages pour les juger non pour s'instruire. Jamais on ne vit tant de Dandins. Le théâtre en fourmille, les cafés retentissent de leurs sentences, ils les affichent dans les journaux, les quais sont couverts de leurs écrits ; et j'entends critiquer l'*Orphelin*, parce qu'on l'applaudit, à tel grimaud si peu capable d'en voir les défauts, qu'à peine en sent-il les beautés. »

Ici Rousseau conclut :

« Recherchons la première source des désordres de la société, nous trouverons que tous les maux des hommes leur viennent de l'erreur bien plus que de l'ignorance, et que ce que nous ne savons point nous nuit beaucoup moins que ce que nous croyons savoir. Or, quel plus sûr moyen de courir d'erreurs en erreurs, que la fureur de savoir tout? Si l'on n'eût prétendu savoir que la terre ne tournait pas, on n'eût point puni Galilée pour avoir dit qu'elle tournait. Si les seuls philosophes en eussent réclamé le titre, l'*Encyclopédie* n'eût point eu de persécuteurs. Si cent mirmidons n'aspiraient à la gloire, vous jouiriez en paix de la vôtre, ou du moins vous n'auriez que des rivaux dignes de vous.

Voltaire. — M. Chappuis m'apprend que votre santé est bien mauvaise; il faudrait la venir rétablir dans l'air natal, jouir de la liberté, boire avec moi du lait de nos vaches et brouter nos herbes.

Je suis très philosophiquement, et avec la plus tendre estime, monsieur, votre, etc.

Rousseau. — Je suis sensible à votre invitation; et si cet hiver

me met en état d'aller, au printemps habiter ma patrie, j'y profiterai de vos bontés. Mais j'aimerais mieux boire de l'eau de votre fontaine que du lait de vos vaches, et quand aux herbes de votre verger je crains bien de n'y en trouver d'autres que le lotos, qui n'est pas la pâture des bêtes, et le moly, qui empêche les hommes de le devenir.

Je suis de tout mon cœur et avec respect, etc. »

On pourrait croire que Rousseau était un séditieux et poussait à la révolte. La dialectique de chaque appréciateur peut tirer la conclusion qu'il veut de ses écrits, mais lui-même a donné la sienne dans la note neuvième qui accompagne son discours :

« Quoi donc! faut-il détruire les sociétés, anéantir le tien et le mien, et retourner vivre dans les forêts avec les ours? conséquence à la manière de mes adversaires, que j'aime autant prévenir que de leur laisser la honte de la tirer. O vous à qui la voix céleste ne s'est point fait entendre, et qui ne reconnaissez pour votre espèce d'autre destination que d'achever en paix cette courte vie; vous qui pouvez laisser au milieu des villes vos funestes acquisitions, vos esprits inquiets, vos cœurs corrompus et vos désirs effrénés; reprenez, puisqu'il dépend de vous, votre antique et première innocence; allez dans les bois perdre la vue et la mémoire des crimes de vos contemporains, et ne craignez point d'avilir votre espèce en renonçant à ses lumières pour renoncer à ses vices. Quant aux hommes semblables à moi, dont les passions ont détruit pour toujours l'originelle simplicité, qui ne peuvent plus se nourrir d'herbes et de glands, ni se passer de lois et de chefs; ceux qui furent honorés dans leur premier père de leçons surnaturelles; ceux qui verront, dans l'intention de donner d'abord aux actions humaines une moralité qu'elles n'eussent de longtemps acquise, la raison d'un précepte indifférent par lui-même inexplicable dans tout autre système; ceux, en un mot, qui sont convaincus que la voix divine appela tout le genre humain aux lumières et au bonheur des célestes intelligences: tous ceux-là tâcheront, par l'exercice des vertus

qu'ils s'obligent à pratiquer en apprenant à les connaître, de mériter le prix éternel qu'ils en doivent attendre ; ils respecteront les sacrés liens des sociétés dont ils sont les membres ; ils aimeront leurs semblables et les serviront de tout leur pouvoir ; ils obéiront scrupuleusement aux lois, et aux hommes qui en sont les auteurs et les ministres ; ils honoreront surtout les bons et sages princes qui sauront prévenir, guérir ou pallier cette foule d'abus et de maux toujours prêts à nous accabler ; ils animeront le zèle de ces dignes chefs, en leur montrant, sans crainte et sans flatterie, la grandeur de leur tâche et la rigueur de leur devoir : mais ils n'en mépriseront pas moins une constitution qui ne peut se maintenir qu'à l'aide de tant de gens respectables qu'on désire plus souvent qu'on ne les obtient, et de laquelle, malgré tous leurs soins, naissent toujours plus de calamités réelles que d'avantages apparents. »

Pour achever l'étude de la politique de Rousseau, il faudrait analyser son *Contrat social,* mais ce chef-d'œuvre demande tout au moins l'honneur d'un chapitre, et nous ne pouvons songer à le donner ici.

Les despotes n'aiment pas Rousseau, car ses écrits exhalent le parfum de cette fleur immortelle qu'on appelle la liberté. On sait ce que pensait Napoléon de Rousseau. Le premier consul visita l'île des Peupliers où reposaient les cendres de Jean-Jacques. Quand il lui fut proposé de voir le local qu'occupait l'auteur d'*Emile,* son herbier et tout ce qui le rappelait individuellement, il s'y refusa nettement. « Conduisez-y mon frère Louis, dit-il, c'est un philosophe, *un niais.* Il y peut prendre plaisir, mais non pas moi. » (Appendice des *Œuvres de Rousseau,* tome XXI, pag. 15. Edition Lefèvre.)

L'homme religieux.

Rousseau a-t-il été un homme religieux ? Nous n'hésitons pas à répondre que sa force est toute entière dans le sen-

timent religieux, et comme nous croyons la parole de Jésus-Christ que « qui n'est pas contre nous est pour nous » (Marc IX, 40), nous n'hésitons pas à donner à Rousseau le titre de chrétien. On entend cependant souvent du haut de la chaire protestante signaler ce grand homme comme l'ennemi du christianisme et de son fondateur. On ne craint pas même d'accoler son nom à celui de Voltaire, comme s'il était possible de les confondre en religion. Il faudrait dire au prédicateur : Vous êtes un ami bien imprudent de celui que vous défendez. Jamais Rousseau n'a mérité comme Voltaire, l'invective du poëte :

Vois-tu, vieil Arouet? Cet homme plein de vie,
. . . . . .
Sera couché demain dans un étroit tombeau.
Jetterais-tu sur lui quelques regards d'envie?
Sois tranquille, il t'a lu. Rien ne peut lui donner
Ni consolation ni lueur d'espérance.

(Alfred de Musset, *Rolla.*)

En lisant Rousseau, l'âme s'élève jusqu'à Dieu, espère en la vie future, la conscience se réveille et soupire après l'idéal. « Il aura pour disciples, non point le petit nombre qui jugera sur sa parole et embrassera ses paradoxes, mais tous ceux que la terre et la réalité ne contenteront point, tous ceux qu'agitera jamais, jusqu'au sein du bonheur présent, l'inquiète espérance. » (Ernest Bersot. *Essais de philosophie et de morale*).

L'idée de Dieu est si intime, si consolante et si douce qu'il n'y a qu'un être dépravé dans sa raison et dénaturé pour lui-même qui la rejette.

Ecoutons Rousseau lui-même :

« Je me levais tous les matins avant le soleil. Je montais par un verger voisin dans un très-joli chemin qui était au-dessus de la

vigne et suivait la côte jusqu'à Chambéry. Là, tout en me promenant, je faisais ma prière, qui ne consistait pas en un vain balbutiement de lèvres, mais dans une sincère élévation de cœur à l'auteur de cette aimable nature dont les beautés étaient sous mes yeux. Je n'ai jamais aimé à prier dans la chambre ; il me semble que les murs et tous ces petits ouvrages des hommes s'interposent entre Dieu et moi. J'aime à le contempler dans ses œuvres, tandis que mon cœur s'élève à lui. Mes prières étaient pures, je puis le dire, et dignes par là d'être exaucées. Je ne demandais pour moi et celle dont mes vœux ne me séparaient jamais qu'une vie innocente et tranquille, exempte du vice, de la douleur, de pénibles besoins, la mort des justes et leur sort dans l'avenir. Du reste, cet acte se passait plus en admiration et en contemplation qu'en demandes, et je savais qu'auprès du dispensateur des vrais biens, le meilleur moyen d'obtenir ceux qui nous sont nécessaires est moins de les demander que de les mériter. Je revenais en me promenant par un assez grand tour, occupé à considérer avec intérêt et volupté les objets champêtres dont j'étais environné, les seuls dont l'œil et le cœur ne se lassent jamais. »

Mme d'Epinay raconte dans ses mémoires que Rousseau se trouvant dans un dîner où les convives niaient l'existence de Dieu, Rousseau les arrêta court en disant : « Je crois en Dieu et je sors si vous dites un mot de plus. »

Dans sa correspondance, il défend également l'idée de Dieu. Il écrit à....:

« Défiez-vous de votre esprit satirique, surtout apprenez à respecter la religion. L'humanité seule exige ce respect. Les grands, les riches, les heureux du siècle, seraient charmés qu'il n'y eût point de Dieu ; mais l'attente d'une autre vie console de celle-ci le peuple et le misérable. Quelle cruauté de leur ôter encore cet espoir ! »

Nous avons vu que Rousseau s'était fait catholique et pour quel motif ; il reprit, en 1754, ses droits de citoyen

avec le culte de ses pères. Il indique les motifs de cette démarche et il faut remarquer que Genève, qui devait le renier plus tard comme un de ses enfants, en était alors extrêmement fière :

« La fréquentation des encyclopédistes, dit-il, loin d'ébranler ma foi, l'avait affermie par mon aversion naturelle pour la dispute et pour les partis. L'étude de l'homme et de l'univers m'avait montré partout les causes finales et l'intelligence qui les dirigeait. La lecture de la Bible, et surtout de l'Evangile, à laquelle je m'appliquais depuis quelques années, m'avait fait mépriser les basses et sottes interprétations que donnaient à Jésus-Christ les gens les moins dignes de l'entendre. En un mot, la philosophie, en m'attachant à l'essentiel de la religion, m'avait détaché de ce fatras de petites formules dont les hommes l'ont offusquée. »

Rousseau respecta le christianisme et ne se permit jamais de l'attaquer dans son essence. Il n'est pas religieux seulement par sentiment, comme on l'a dit, il l'est aussi par raison, car il démontre, il établit des prémisses, il conclut. Comment arrive-t-il à l'existence de Dieu ? »

« Qu'on me montre, dit-il, un autre animal sur la terre qui sache faire usage du feu, et qui sache admirer le soleil. Quoi ! je puis observer, connaître les êtres et leurs rapports ; je puis sentir ce que c'est qu'ordre, beauté, vertu ; je puis contempler l'univers, m'élever à la main qui le gouverne ; je puis aimer le bien, le faire ; et je me comparerais aux bêtes !.... Ame abjecte, c'est la triste philosophie qui te rend semblable à elles ! ou plutôt tu veux en vain t'avilir ; ton génie dépose contre tes principes ; ton cœur bienfaisant dément ta doctrine, et l'abus même de tes facultés prouve leur excellence en dépit de toi..... Content de la place où Dieu m'a mis, je ne vois rien, après lui, de meilleur que mon espèce ; et si j'avais à choisir ma place dans l'ordre des êtres, que pourrais-je choisir de plus que d'être homme ? Cette réflexion m'énorgueillit moins qu'elle ne me touche ; car cet état n'est pas

de mon choix, et il n'était pas dû au mérite d'un être qui n'existait pas encore. Puis-je me voir ainsi distingué sans me féliciter de remplir ce poste honorable, et sans bénir la main qui m'y a placé ? De mon premier retour sur moi naît dans mon cœur un sentiment de reconnaissance et de bénédiction pour l'auteur de mon espèce, et de ce sentiment mon premier hommage à la Divinité bienfaisante. J'adore la puissance suprême, et je m'attendris sur ses bienfaits. »

Ne dirait-on pas que Rousseau avait pressenti dans ces lignes la théorie du singe et son grossier matérialisme ? Les paroles par lesquelles il démontre la vie future et l'âme sont remarquables.

« Dieu, dit-on, ne doit rien à ses créatures. Je crois qu'il leur doit tout ce qu'il leur promit en leur donnant l'être. Or c'est leur promettre un bien que de leur en donner l'idée et de leur en faire sentir le besoin. Plus je rentre en moi et plus je me consulte, et plus je lis ces mots écrits dans mon âme : Sois juste et tu seras heureux. Il n'en est rien pourtant, à considérer l'état présent des choses ; le méchant prospère, et le juste reste opprimé. Voyez aussi quelle indignation s'allume en nous quand cette attente est frustrée. La conscience s'élève et murmure contre son auteur ; elle lui crie en gémissant : Tu m'as trompé !

Je t'ai trompé, téméraire ! et qui te l'a dit ? Ton âme est-elle anéantie ? As-tu cessé d'exister ? O Brutus ! ô mon fils ! ne souille point ta noble vie en la finissant ; ne laisse point ton espoir et ta gloire avec ton corps aux champs de Philippes. Pourquoi dis-tu : la vertu n'est rien, quand tu vas jouir du prix de la tienne ? Tu vas mourir, penses-tu ; non, tu vas vivre, et c'est alors que je tiendrai tout ce que je t'ai promis.

Je sens mon âme, je la connais par le sentiment et par la pensée ; je sais qu'elle est, sans savoir quelle est son essence ;... L'identité du moi ne se prolonge que par la mémoire, et pour être le même en effet, il faut que je me souvienne d'avoir été. Or je ne saurais me rappeler après ma mort ce que j'ai été durant ma vie;

que je ne me rappelle aussi ce que j'ai senti, par conséquent ce que j'ai fait, et je ne doute point que ce souvenir ne fasse un jour la félicité des bons et le tourment des méchants. »

Rousseau comprend Dieu d'une manière si relevée, qu'il ne peut croire aux peines éternelles.

« La plus grande idée que je puisse me faire de la Providence est que chaque être matériel soit disposé le mieux possible par rapport au tout, et chaque être intelligent et sensiblé le mieux qu'il est possible par rapport à lui-même ; en sorte que, pour qui sent son existence, il vaille mieux exister que de ne pas exister. Mais il faut appliquer cette règle à la durée totale de chaque être sensible et non à quelque instant particulier de sa durée, tel que la vie humaine ; ce qui montre combien la question de la Providence tient à celle de l'immortalité de l'âme, que j'ai le bonheur de croire sans ignorer que la raison peut en douter, et à celle de l'éternité des peines, que ni vous, ni moi, ni jamais homme pensant bien de Dieu, ne croiront jamais. »

Passage significatif quant à la conscience :

« Conscience ! conscience ! instinct divin, immortelle et céleste voix ; guide assuré d'un être ignorant et borné, mais intelligent et libre ; juge infaillible du bien et du mal, qui rends l'homme semblable à Dieu ! C'est toi qui fais l'excellence de sa nature et la moralité de ses actions, sans toi je ne sens rien en moi qui m'élève au-dessus des bêtes que le triste privilége de m'égarer d'erreurs en erreurs à l'aide d'un entendement sans règle et d'une raison sans principe. »

Lorsque Rousseau reçut le *Dictionnaire philosophique,* il fut peiné de voir la manière légère dont Voltaire citait les Ecritures et il écrivait à celui qui le lui avait envoyé : « L'auteur est presque toujours de mauvaise foi dans les extraits de l'Ecriture. » Mais le plus beau morceau des

œuvres de Rousseau est sans contredit la célèbre *Profession de foi* du vicaire savoyard. Les quelques lignes qu'on va lire sont les plus éloquentes qu'on ait écrites et qu'on écrira jamais en faveur de l'Evangile :

« Je vous avoue aussi que la sainteté de l'Evangile est un argument qui parle à mon cœur, et auquel j'aurais même regret de trouver quelque bonne réponse. Voyez les livres des philosophes; avec toute leur pompe, qu'ils sont petits près de celui-là! Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime et si simple soit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire? Quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs! Quelle grâce touchante dans ses instructions! Quelle élévation dans ses maximes! Quelle profonde sagesse dans ses discours! Quelle présence d'esprit, quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses! Quel empire sur ses passions! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir sans faiblesse et sans ostentation? Quand Platon peint son juste imaginaire couvert de tout l'opprobre du crime, et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ : la ressemblance est si frappante, que tous les Pères l'ont sentie, et qu'il n'est pas possible de s'y tromper. Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oser comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie? Quelle distance de l'un à l'autre! Socrate, mourant sans douleur, sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage; et si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douterait si Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un sophiste. Il inventa, dit-on, la morale; d'autres avant lui l'avaient mise en pratique : il ne fit que dire ce qu'ils avaient fait, il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Aristide avait été juste avant que Socrate eût dit ce que c'était que justice; Léonidas était mort pour son pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie; Sparte était sobre avant que Socrate eût loué la sobriété; avant qu'il eût défini la vertu, la Grèce abondait en hommes vertueux. Mais où Jésus avait-il pris chez les siens cette morale

élevée et pure dont lui seul a donné les leçons et l'exemple? Du sein du plus furieux fanatisme la plus haute sagesse se fit entendre, et la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate, philosophant tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse désirer; celle de Jésus expirant dans les tourments, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate prenant la coupe empoisonnée bénit celui qui la lui présente et qui pleure; Jésus, au milieu d'un supplice affreux, prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu. Dirons-nous que l'histoire de l'Evangile est inventée à plaisir? Mon ami, ce n'est pas ainsi qu'on invente; et les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Au fond c'est reculer la difficulté sans la détruire; il serait plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre qu'il ne l'est qu'un seul homme en ait fourni le sujet. Jamais des auteurs juifs n'eussent trouvé ni ce ton, ni cette morale; et l'Evangile a des caractères de vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros. »

Oserait-on soutenir encore que l'homme qui parle de l'Evangile et de Jésus-Christ en termes pareils, n'est pas profondément religieux? Pour toute réponse nous dirions à celui qui le prétendrait : Ce n'est que de l'abondance du cœur que la bouche parle ainsi.

La troisième de ses *Lettres écrites de la montagne* réfute les théologiens qui fondent le christianisme sur les miracles. Il cite Marc VI, 5, passage où il est dit que Jésus-Christ ne put faire de miracles à cause de leur incrédulité.

« Comment! dit-il, c'était à cause de leur incrédulité qu'il en fallait faire pour les convaincre, si les miracles avaient eu cet objet; mais ils ne l'avaient pas, c'étaient tout simplement des actes de bonté, de charité, de bienfaisance, qu'il faisait en faveur

de ses amis et de ceux qui croyaient en lui; c'était dans de pareils actes que consistaient les œuvres de miséricorde, vraiment dignes d'être siennes, qu'il disait rendre témoignage de lui. Ces œuvres marquaient le pouvoir de bien faire plutôt que la volonté d'étonner, c'étaient des *vertus* plus que des miracles. C'est le mot employé dans l'Ecriture; nos traducteurs le rendent par celui de miracles. »

Rousseau ne veut donc pas baser sa foi sur les miracles qu'il se garde bien du reste de nier.

« Ne prenez pas ici le change, continue-t-il, je vous supplie; et de ce que je n'ai pas regardé les miracles comme essentiels au christianisme, n'allez pas conclure que j'ai rejeté les miracles. Non, monsieur, je ne les ai rejetés ni ne les rejette; si j'ai dit des raisons pour en douter, je n'ai point dissimulé les raisons d'y croire. Il y a une différence entre nier une chose et ne la pas affirmer, entre la rejeter et ne la pas admettre; et j'ai si peu décidé ce point, que je défie qu'on trouve un seul endroit dans tous mes écrits où je sois affirmatif contre les miracles. »

Dans sa *Lettre sur les spectacles*, Rousseau fut le défenseur de la morale chrétienne. La prédication de son temps « n'usait que d'un silence timide et de ménagements mondains. » Lui seul éleva la voix, mit en œuvre le sentiment, la raison, l'amour de la patrie et de la liberté pour renverser l'idole du théâtre. On soutenait de par Aristote, longtemps le pape infaillible des pays chrétiens, que la comédie corrige les caractères et les mœurs par le ridicule, et que la tragédie purge les passions par la terreur et la pitié.

« Quelle est cette pitié? disait Rousseau, une pitié stérile qui se repaît de quelques larmes et qui n'a jamais produit le moindre acte d'humanité. Au fond, quand un homme est allé admirer les belles actions dans les fables et pleurer des malheurs imaginaires, qu'a-t-on encore à exiger de lui? N'est-il pas content de lui-même?

Ne s'applaudit-il pas de sa belle âme? Ne s'est-il pas acquitté de tout ce qu'il doit à la vertu par l'hommage qu'il vient de lui rendre? »

Rousseau n'avait vu dans le *Misanthrope* que la caricature de la vertu; dans l'*Avare,* qu'une atteinte portée au caractère paternel. Ceux qui essayèrent de le réfuter soutinrent qu'il fallait distinguer entre les bonnes et les mauvaises pièces. Rousseau jugeant l'arbre à ses fruits condamnait le théâtre en principe. S'est-il amélioré depuis lors? On pourrait en douter d'après ce que dit Em. de Laveleye dont l'autorité n'est pas suspecte. Il écrivait naguère dans la *Revue* de Belgique : « Lisez les œuvres littéraires en France, assistez, dans les divers théâtres, aux pièces en vogue : l'adultère dans toutes ses variétés et sous toutes ses formes en fait toujours le fond. » Aussi ce professeur n'hésite-t-il pas à donner le conseil que « les romans et les comédies qui ont du succès doivent être sévèrement bannis du cercle d'une famille honnête[1]. »

Le christianisme montre à l'homme sa culpabilité, mais il l'absout lorsqu'il se repent. Rousseau sous ce rapport n'était pas drapé dans son orgueil à la manière dont presque tous les écrivains nous le dépeignent. Qu'on pèse les paroles qu'il écrit à Voltaire à propos du désastre de Lisbonne et qu'il souligne lui-même :

« Si je pouvais, à mon choix, acheter les œuvres aux dépens de ma foi, et compenser, à force de vertu, mon incrédulité supposée, je ne balancerais pas un instant, et j'aimerais mieux pou-

[1] Pour compléter sa pensée, il ajoute : « En Angleterre, en Allemagne, il n'en est pas ainsi. Les œuvres littéraires qui ne portent point l'empreinte de l'imitation étrangère (la France) sont d'un ton et d'un style dont les oreilles chastes n'ont pas à s'alarmer. »

Voyez aussi Potvin : *De la corruption du goût littéraire en France.*

voir dire à Dieu : *J'ai fait sans songer à toi, le bien qui t'est agréable, et mon cœur suivait ta volonté sans la connaître*, que de lui dire, comme il faudra que je fasse un jour : *Je t'aimais, et je n'ai cessé de t'offenser, et n'ai rien fait pour te plaire.* »

Il faut rapporter le début de ses *Confessions :*

« Que la trompette du jugement dernier sonne quand elle voudra, je viendrai, ce livre à la main, devant le souverain Juge. Je dirai hautement : Voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, ce que je fus. Je me suis montré tel que je fus, méprisable et vil quand je l'ai été, bon, généreux, sublime, quand je l'ai été. J'ai dévoilé mon intérieur, tel que tu l'as vu toi-même, Etre éternel. Rassemble autour de moi l'innombrable multitude de mes semblables : qu'ils écoutent mes confessions, qu'ils gémissent de mes indignités, qu'ils rougissent de mes misères, que chacun d'eux découvre à son tour son cœur au pied de ton trône, avec la même sincérité ; et puis qu'un seul te dise : *Je fus meilleur que cet homme-là !* »

Nous avouons ne pas voir dans ces paroles une insolente provocation à la divinité. Jamais Rousseau ne se la serait permise et il n'a « parlé de l'Etre suprême que pour lui rendre la gloire qui lui est due. »

L'assertion que les théologiens ont le moins pardonnée à Rousseau est celle qui leur semblait détruire la doctrine du péché originel. Il avait dit que l'homme était bon[1]. Il se trouve aussi que Rousseau a dit le contraire et qu'il a soutenu la même thèse que les docteurs calvinistes. Il commence ainsi l'*Emile : Tout est bien, sortant des mains de l'Auteur des choses, tout dégénère entre les mains de l'homme.* Rousseau n'a pas dit : *les hommes sont bons*, mais : *l'homme*

[1] « Posons pour maxime incontestable que les premiers mouvements de la nature sont toujours droits : il n'y a point de perversité originelle dans le cœur humain ; il ne s'y trouve pas un seul vice dont on ne puisse dire comment et par où il y est entré. » (*Emile*, liv. II.)

est naturellement bon, c'est-à-dire, l'homme qui sort des mains de l'Auteur des choses. Rousseau a été plus loin, il a même écrit : *Les hommes sont méchants, une triste et continuelle expérience dispense de le prouver....* (Note 9me du *Discours sur l'inégalité.*)

Les détracteurs de Rousseau, quelle que soit leur école, ont entre les mains les preuves du repentir de la faute la plus grave qu'il ait commise ; celle d'avoir mis ses cinq enfants aux Enfants-trouvés. Pourquoi ne l'absolvent-ils pas? Serait-ce parce que Mme de Staël a dit : *Le plus grand reproche qu'on puisse faire à sa mémoire, celui qui ne trouvera point de défenseur, c'est d'avoir abandonné ses enfants.* Rousseau s'est condamné lui-même, mais le verdict de l'histoire doit lui accorder le bénéfice des circonstances atténuantes. Comment parle-t-il de cette faute irréparable? Voici quelques passages relatifs à cette affaire :

« *Les idées dont ma faute a rempli mon esprit* ont contribué en grande partie à me faire méditer le *Traité de l'éducation. Je sentis que j'avais négligé des devoirs dont rien ne pouvait me dispenser ;* le REMORDS enfin devint si vif, qu'il m'arracha presque l'aveu de ma faute au commencement d'*Emile* et le trait même est si clair, qu'après un tel passage il est surprenant qu'on ait eu le courage de me le reprocher. Il avait écrit : Il n'y a ni pauvreté, ni travaux, ni respect humain qui dispensent un père de nourrir ses enfants et de les élever lui-même. Lecteur, vous pouvez m'en croire, je *prédis à quiconque a des entrailles* et néglige de si saints devoirs, qu'il versera longtemps sur sa faute des larmes amères, et n'en sera jamais consolé. »

« Mais moi qui parle de famille, d'enfants..... Madame, *plaignez ceux qu'un sort de fer prive d'un pareil bonheur ;* plaignez-les s'ils ne sont que malheureux ; plaignez-les beaucoup plus s'ils sont coupables. Pour moi, jamais on ne me verra, prévaricateur de la vérité, plier dans mes égarements mes maximes à ma conduite ;

jamais on ne me verra falsifier les saintes lois de la nature et du devoir pour exténuer mes fautes. J'aime mieux les expier que les excuser : *quand ma raison me dit que j'ai fait dans ma situation ce que j'ai dû faire, je l'en crois moins que mon* CŒUR QUI GÉMIT ET QUI LA DÉMENT. » (*Corr., année 1770*).

Après de tels aveux comment ne pas sympathiser avec Rousseau et ne pas croire au repentir exprimé par des accents si douloureux !

Nous terminerons cet article par une anecdote due au sentiment religieux de Rousseau :

« Une matinée du mois de mai, M. de Voltaire fait demander au jeune M. le comte de Latour s'il veut être de sa promenade (trois heures du matin sonnaient). Etonné de cette fantaisie, M. de Latour croyait achever un rêve, quand un second message vint confirmer la vérité du premier. Il n'hésite pas à se rendre dans le cabinet du patriarche, qui, vêtu de son habit de cérémonie, habit et veste mordorés, et culotte d'un petit gris tendre, se disposait à partir : « Mon cher comte, lui dit-il, je sors pour voir un peu le lever du soleil : *cette profession de foi d'un vicaire savoyard* m'en a donné envie. Voyons si Rousseau a dit vrai. Ils partent par le temps le plus noir ; ils s'acheminent ; un guide les éclairait avec sa lanterne, meuble assez singulier pour chercher le soleil ! Enfin après deux heures d'excursion fatigante le jour commence à poindre. Voltaire frappe des mains avec une véritable joie d'enfant. Ils étaient alors dans un creux. Ils grimpent assez péniblement vers les hauteurs : les quatre-vingt-un ans du philosophe pesant sur lui, on n'avançait guère, et la clarté arrivait vite. Déjà quelques teintes vives et rougeâtres se projetaient à l'horizon. Voltaire s'accroche au bras du guide, se soutient sur M. de Latour, et les contemplateurs s'arrêtent sur le sommet d'une petite montagne. De là le spectacle était magnifique : les rochers du Jura, les sapins verts se découpant sur le bleu du ciel dans les cimes, ou sur le jaune chaud et âpre des terres ; au loin des prairies, des ruisseaux ; les mille accidents de ce suave pay-

sage qui précède la Suisse et l'annonce si bien ; enfin, la vue qui se prolonge encore dans un horizon sans bornes, et un immense cercle de feu empourprant tout le ciel. Devant cette sublimité de la nature, Voltaire est saisi de respect : il se découvre, se prosterne, et quand il peut parler, ses paroles sont un hymne : « Je crois, je crois en toi! » s'écria-t-il avec enthousiasme ; puis décrivant, avec son génie de poëte et la force de son âme le tableau qui réveillait en lui tant d'émotions, au bout de chacune des véritables strophes qu'il improvisait : « Dieu puissant, je crois ! » répétait-il encore[1]. »

Voilà donc ce que pouvait produire le génie religieux de Rousseau sur le grand sceptique et le grand railleur.

Le littérateur et son influence.

Rousseau ne fit pas ce qu'on appelle *ses classes,* n'eut point de professeurs, ne fut pas stimulé au travail par des condisciples. La nature qui lui avait donné le génie le forma. Il n'a point eu de modèle, n'a imité personne et cependant il est devenu lui-même un grand modèle.

Nous laissons la parole à Lamartine :

« La littérature française prend sous sa plume un caractère d'étrangeté, d'indépendance sauvage, de rêverie germanique, de mélancolie septentrionale, d'amertume plaintive et de nature alpestre. Les œuvres de Rousseau rappellent le Genevois, le républicain, le prolétaire, le pasteur arcadien, le philosophe aigri contre la médiocrité inique du sort.... Elles rappellent surtout le coloriste helvétien, né dans les montagnes, important dans la *littérature artificielle de Paris,* les images, les harmonies, les couleurs de ces solitudes; un *ranz des vaches* sublime, chanté pendant trente ans à la France et à l'Europe par le fils de l'horloger des Alpes.

[1] Demogeot. *Hist. de la littérature.*

La France commençait à s'épuiser de génie et d'esprit français après les siècles de Louis XIV et de Voltaire ; *elle sentait le besoin d'une séve étrangère,* plus jeune et plus européenne *pour germer de nouvelles idées et de nouveaux sentiments.* J.-J. Rousseau *la rajeunit* du premier mot ; elle se précipite à lui avec un enthousiasme qui ressemble au délire ; elle l'adopte, elle adore tout de lui, jusqu'à ses démences et à ses injures ; elle en fait son favori, son philosophe, son législateur, son apôtre, son cynique, son Diogène, son Socrate dans un seul homme. Il l'inonde pendant trente ans de sentiments vrais, d'idées fausses, de romans systématiques et de systèmes politiques plus romanesques que ses romans ; *mais il l'enivre en même temps du plus beau style qu'aucune langue ait jamais parlé depuis les Dialogues de Platon.* Par lui, la prose française, trop molle dans Fénelon, trop brusque dans Bossuet, trop pompeuse dans Buffon, trop légère dans Voltaire, prend une vigueur, une gravité mâle, une majesté digne, mais toujours naturelle, qui donne l'austérité à la pensée, la plénitude à l'oreille, l'émotion à la conscience du lecteur. *C'est le style éloquent dans l'acception la plus haute du mot.* Quand on lit J.-J. Rousseau dans la polémique, dans le *Vicaire savoyard,* dans quelques pages des *Confessions,* on entend la voix, on voit le geste de l'orateur platonique ou cicéronien derrière la période accentuée de l'orateur invisible. *Ce style, c'est l'éloquence parlée par la page muette ; c'est la plume prenant la voix.*

Aussi devons-nous à J.-J. Rousseau l'éloquence de nos tribuns ; il était le maître de diction des orateurs qui allaient naître et parler après sa mort. Sa mission littéraire était de façonner la littérature civile de la France à l'usage de la révolution et des discussions politiques. » (*Journal de littérature.*)

Napoléon disait à Stanislas Girardin :

« Sans Rousseau la France n'aurait pas eu de révolution. » En 1765, Hume qui était à Paris, écrivait : Il est impossible d'exprimer ou d'imaginer l'enthousiasme de la nation en sa faveur.... Jamais personne n'a attiré leur attention comme Rous-

seau. Voltaire et n'importe qui sont entièrement éclipsés par lui. Son discours de Dijon fit une espèce de révolution à Paris. On s'arrachait ses œuvres ; jamais on n'avait vu une vente aussi rapide, et, lorsque la *Nouvelle Héloïse* parut, les libraires ne pouvaient suffire aux demandes de toutes les classes. On louait l'ouvrage à tant par jour ou par heure. Quand il parut, on exigeait douze sous par volume en n'accordant que soixante minutes pour le lire. » (Buckle, *Histoire de la civilisation*, tom. III, pag. 207.)

Tous les législateurs de la révolution méditaient Rousseau. Robespierre l'avait sans cesse ouvert dans son cabinet de travail. Ce fut la Convention qui transféra ses restes d'Ermenonville au Panthéon. Danton, Saint-Just sont ses disciples, mais Rousseau n'eût jamais approuvé leurs excès, lui qui déclarait que *la révolution même la plus juste* serait, à ses yeux, *trop achetée par le sang d'un seul citoyen.*

La *Nouvelle Héloïse* est la peinture des mœurs du XVIIIe siècle. Le titre seul pouvait en assurer le succès, car Héloïse et Abélard étaient devenus légendaires par leurs amours malheureuses. Rousseau y ajouta l'attrait du fruit défendu, en avertissant ses lectrices que toute fille qui lirait son livre serait perdue. Le cadre de ce roman célèbre est bien simple : Le baron d'Etange veut forcer les inclinations de sa fille ; Julie et Saint-Preux sont faits pour s'aimer éternellement. Ils succombent à leur passion, et malgré cette faute, Julie, par condescendance pour son père, épouse un homme de grande naissance nommé Wolmar. Ce mari ne possède jamais le cœur de sa femme qui ne peut oublier Saint-Preux, victime des préjugés de l'époque.

Rousseau flétrit dans ce livre les courtisans, le duel, le suicide, le luxe, l'intolérance ; il montre combien la religion ennoblit la femme, l'attache à ses devoirs d'épouse, de mère. Le seul chant de la *Marseillaise* rendit célèbre Rouget de

Lisle, telle lettre brûlante de la *Nouvelle Héloïse* immortaliserait Rousseau.

Ecoutons comment Saint-Preux parle à Julie, maintenant Mme de Wolmar, qu'il revoit à Meillerie, après quelques années d'absence :

« Quand nous eûmes atteint ce réduit et que je l'eus quelque temps contemplé : Quoi! dis-je à Julie en la regardant avec un œil humide, votre cœur ne vous dit-il rien ici, et ne sentez-vous point quelque émotion secrète à l'aspect d'un lieu si plein de vous? Alors, sans attendre sa réponse, je la conduisis vers le rocher, en lui montrant son chiffre marqué dans mille endroits, et plusieurs vers de Pétrarque et du Tasse relatifs à la situation où j'étais en les traçant. En les revoyant moi-même après si longtemps, j'éprouvais combien la présence des objets peut ranimer puissamment les sentiments violents dont on fut agité près d'eux. Je lui dis avec un peu de véhémence : O Julie, éternel charme de mon cœur, voici les lieux où soupira jadis pour toi le plus fidèle amant du monde; voici le séjour où ta chère image faisait son bonheur, et préparait celui qu'il reçut enfin de toi-même. On n'y voyait alors ni ces fruits, ni ces ombrages, la verdure et les fleurs ne tapissaient point ces compartiments, le cours de ces ruisseaux n'en formaient point les divisions, ces oiseaux n'y faisaient point entendre leur ramage; le vorace épervier, le corbeau funèbre et l'aigle terrible des Alpes, faisaient seuls retentir de leurs cris ces cavernes; d'immenses glaces pendaient à tous ces rochers, des festons de neige étaient les seuls ornements de ces arbres : tout respirait ici les rigueurs de l'hiver et l'horreur des frimas; les feux seuls de mon cœur me rendaient ce lieu supportable, et les jours entiers s'y passaient à penser à toi. Voilà la pierre où je m'asseyais pour contempler au loin ton heureux séjour ; sur celle-ci fut écrite la lettre qui toucha ton cœur; ces cailloux tranchants me servaient de burin pour graver ton chiffre ici je passai le torrent glacé pour reprendre une de tes lettres qu'emportait un tourbillon ; là je vins relire et baiser mille fois la dernière que tu m'écrivis; voilà le bord où d'un œil avide et

sombre je mesurai la profondeur de ces abîmes ; enfin ce fut ici qu'avant mon triste départ je vins te pleurer mourante et jurer de ne pas te survivre. Fille trop constamment aimée, ô toi pour qui j'étais né, faut-il me retrouver avec toi dans les mêmes lieux, et regretter le temps que j'y passais à gémir de ton absence... »

Si l'on se place dans la situation de Saint-Preux, que l'on comprenne les sentiments dont son âme doit être remplie, l'émotion produite par la vue de celle qu'il aime encore, le souvenir de ces lieux, il est impossible que cette lettre dont la passion atteint au délire, ne vous arrache des larmes d'attendrissement. C'est de la grande poésie qui ne peut s'exprimer par la parole mesurée, rimée, parce quelle se précipite comme les torrents à leurs pieds. Rousseau n'est pas seulement peintre du cœur, il l'est de la nature. Personne ne l'avait sentie aussi bien avant lui.

« Que le lieu de la scène est heureusement choisi ! dit Mme de Staël. La nature en Suisse est si bien d'accord avec les grandes passions ! comme elle ajoute à l'effet de la touchante scène de la Meillerie ! comme les tableaux que Rousseau en fait sont nouveaux !..., ces prairies émaillées de fleurs, ces berceaux entrelacés de roses ! comme l'on sent vivement que le cœur serait plus ému, s'ouvrirait plus à l'amour près de ces rochers qui menacent les cieux, à l'aspect de ce lac immense, au fond de ces forêts de cyprès, sur le bord de ces torrents rapides, dans ce séjour qui semble sur les confins du chaos, que dans ces lieux enchantés, fades comme les bergers qui l'habitent ! »

Malgré l'opinion reçue, l'idée de ce roman me paraît morale. C'est le sentiment du devoir qui l'emporte sur le cœur de Julie. Elle n'oublie pas son premier amour, son bonheur ne sera jamais ce qu'il aurait pu être, mais elle est encore heureuse en restant fidèle à son mari, en élevant ses enfants, en donnant le bon exemple à ceux qui l'entourent, en se confiant à Dieu. « Rousseau, dit Ernest Bersot, donne à

l'amour un beau rôle, il le représente comme inspirant la vertu. » Ce roman fit non-seulement sensation quand il parut, mais il eut encore la gloire d'exalter une jeune fille qui attirait déjà de nombreux prétendants à sa main. Son père, à la fois graveur, peintre en émail et faisant en outre le commerce des diamants et des bijoux, voulait la marier dans la classe à laquelle il appartenait lui-même. Mais elle voulait dans son mari, des idées et des sentiments analogues aux siens. *Son idéal était une âme et non une fortune.* C'est la lecture de l'*Héloïse* de Rousseau qui grava dans son cœur cette noblesse de sentiments. Elle lui fit rêver le bonheur. J'ai nommé l'infortunée Mme Rolland, dont l'ascendant fut si funeste aux Girondins et à elle-même, puisqu'elle mourut sur l'échafaud révolutionnaire. (Voyez : Lamartine, *Histoire des Girondins.*)

L'*Emile* passe pour le chef-d'œuvre de Rousseau. Il opéra une révolution dans l'éducation de l'enfance. Voici le témoignage de Lacretelle[1] sur ce livre *(Histoire de France)* :

« Son éloquence persuada à des femmes jeunes, légères, opulentes, de ne plus confier leurs enfants à des mains étrangères. Sa gloire c'est d'avoir opposé avec tant de succès l'amour maternel aux séductions de la vanité. Il faut se rappeler combien ce temps était infecté de licence : mille témoignages, malheureusement irrécusables, attestent qu'on n'avait vu, à aucune époque, ni plus d'éclat, ni un renouvellement plus honteux dans les amours adultères. Rousseau, développant avec une éloquence entraînante des observations déjà présentées par Buffon, ramena un gage d'amour, de tendresse et de chasteté dans un grand nombre de familles. Il arrêta le torrent du vice, et mit un frein à ces scandales qui dataient de la Régence. La prédilection que les femmes montrè-

[1] Le docteur Mager dit de l'*Emile*, qu'il est la *déclaration des droits de l'enfant;* Gœthe l'appelle l'évangile naturel de l'éducation, *das Naturevangelium der Erziehung.* (Demogeot.)

rent pour Jean-Jacques, et leur noble docilité à seconder ses vœux furent trop imputées, par des observateurs superficiels ou jaloux, au caprice de la mode. Les femmes qui en 1762, s'imposèrent le devoir de nourrir leurs enfants devaient être les mères de celles qui, de nos jours marchèrent à la mort pour sauver ou pour suivre leurs pères, leurs enfants, leurs époux et leurs frères. »

A peine les cendres de Rousseau étaient-elles refroidies que La Harpe le jugeait comme le plus subtil des *sophistes,* le plus éloquent des *rhéteurs,* le plus impudent des *cyniques.* Il n'avait jamais pu goûter l'arrogance paradoxale qu'on appelait *énergie,* et le charlatanisme de phrase qu'on appelait *chaleur.* La Harpe en fut pour ses frais et le public demeura fidèle à Rousseau. Cependant le critique de profession jugea l'auteur d'*Emile* avec bienveillance et suggéra même l'idée de lui élever une statue :

« S'il a emprunté les idées de Locke sur l'enfance, l'orateur genevois a persuadé ce que le philosophe anglais n'avait fait qu'indiquer. Enfin, il a obtenu un des succès les plus flatteurs pour tout homme qui prétend à la gloire de faire le bien : il a opéré une révolution dans une partie très importante des mœurs publiques, l'éducation. On ne peut nier que depuis un certain nombre d'années il ne se soit fait un changement très sensible dans la manière dont on élève l'enfance. Si ce premier âge de l'homme si intéressant et si aimable jouit aujourd'hui en tout sens de cette douce liberté qui lui permet de développer tout ce qu'il a de naïveté, de gaîté et de grâce ; s'il n'est plus intimidé et contraint sous les gênes et les entraves de toute espèce, c'est à l'auteur d'*Emile* qu'on en a l'obligation. Ainsi les générations naissantes lui devront le bonheur de leurs premières années ; et si l'exemple d'une statue élevée au plus grand homme de notre siècle amenait parmi nous l'usage d'honorer, par de semblables monuments, tous les bienfaiteurs de l'humanité en quelque genre que ce soit, j'aimerais à me représenter un groupe dans lequel la statue de l'illustre Genevois serait couronnée par les mains d'un

enfant que sa mère soulèverait jusqu'à lui, tandis qu'il sourirait à une autre femme qui allaiterait le sien; et peut-être l'entourerais-je encore d'un chœur d'enfants qui s'amuseraient à tous les jeux de leur âge. »

L'*Emile* devait pourtant attirer à Rousseau les plus grands malheurs. Le parlement de Paris le condamna en 1762, et poursuivit criminellement l'auteur. Les *Lettres de la montagne,* écrites bientôt après, irritèrent les ministres de Genève qui virent en Rousseau un second Servet. Le pasteur Montmollin de Mottiers fit lapider la maison où se trouvait Rousseau, en dépit de la protection du roi de Prusse. Le canton de Berne l'exclut de ses états et Rousseau fugitif accepta l'hospitalité de la fière Albion qui avait fait traduire l'*Emile* et professait la plus grande admiration pour l'auteur.

Plus on étudie Rousseau et plus on découvre chez lui le plan d'une vaste réforme. C'est un apôtre, un législateur, le fondateur d'une nouvelle société. Il fait des ruines, mais il déblaie son terrain pour y déposer les matériaux de la nouvelle construction. Ses deux premiers discours et sa *Lettre sur les spectacles* renversent la société. Le *Contrat social* l'édifie à nouveau. La *Nouvelle Héloïse* renouvelle la femme; *Emile* l'homme. L'édifice sera cimenté par le redressement de toutes nos facultés, de tous nos instincts par la religion. Après, Rousseau se dévoilera lui-même.

Que dire de ses *Confessions!* Sa gloire n'eût pas souffert s'il s'était tu, mais sa sincérité ne lui permit pas de garder le silence. On peut affirmer que l'on connaît Rousseau parfaitement et qu'il en est plus grand. Sans ce livre nous ne saurions pas qu'il a senti toute sa vie le remords d'un mensonge. Il faut remarquer de plus que s'il écrivit ses confessions, il ne les publia pas lui-même. Notre temps est trop peu véridique et nous ne sommes pas meilleurs parce que nous nous connaissons moins. Nos biographies sont men-

songères, nous imitons Rome, nous canonisons. Il est vrai que les simples tombent en extase, mais les clairvoyants sourient d'incrédulité. Nous devrions être plus vrais, personne ne sort des bornes de la nature : les plus grands ont leurs misères et les plus petits ne sont pas toujours vulgaires. L'on doit savoir gré à Rousseau de s'être conformé à cette pensée de Montaigne : « J'ose dire ce que j'ose faire, » mais on voudrait qu'il n'eut pas fait ce qu'il ose dire.

« C'est un tour de force qu'il entreprend, dit Mme de Staël, il ressemble à ces bons écrivains, qui essayent de faire passer un mot ignoble dans la langue... mais quoiqu'il y ait dans les mémoires de Rousseau quelques traits qui manquent sûrement de noblesse, ils ne me paraissent d'accord ni avec son caractère, ni avec le reste de sa vie. »

Sainte-Beuve peint en cinq lignes les *Confessions :*

« Les portraits dans les *Confessions* sont vifs, piquants et spirituels. L'ami Bâcle, le musicien Venture, le juge-mage Simon, sont finement saisis et observés ; ce n'est pas aussi facilement enlevé que dans *Gil-Blas*, c'est plutôt gravé : Rousseau s'est ressouvenu de son premier métier. »

« Je n'ai pu indiquer qu'en courant dans l'auteur des *Confessions* les grands côtés par lesquels *il demeure* un maître, que saluer cette fois le créateur de la rêverie, celui qui nous a *inoculé* le sentiment de la nature et le sens de la réalité, le père de la littérature intime et de la peinture d'intérieur... il se trouve encore supérieur à ses descendants. »

On pourrait se demander quels sont les descendants de Rousseau ? Nous les indiquerons. Il a beaucoup emprunté à l'Angleterre, et il lui a beaucoup rendu. Lord Byron pourrait bien passer pour son fils aîné. Ils ont plus d'un trait de ressemblance, le fils aime le plaisir, les lacs, les montagnes, la solitude comme le père. Comme lui il hait la

société, et n'est pas plus heureux avec miss Milbank que Rousseau avec Thérèse. Avant de visiter la Suisse, de chanter Clarens[1], Chillon et Childe-Harold, le poëte avait lu les belles descriptions du Léman :

« L'aspect du lac de Genève et de ces admirables côtes eut toujours à mes yeux un attrait particulier que je ne saurais expliquer, et qui ne tient pas seulement à la beauté du spectacle, mais à je ne sais quoi de plus intéressant qui m'affecte et m'attendrit. Toutes les fois que j'approche du pays du Vaud, j'éprouve une impression composée du souvenir de Mme de Warens qui y est née, de mon père qui y vivait, de mademoiselle de Vulson qui y eut les prémices de mon cœur, de plusieurs voyages de plaisir que je fis dans mon enfance, et, ce me semble, de quelque autre cause encore plus secrète et plus forte que tout cela. Quand l'ardent désir de cette vie heureuse et douce qui me fuit et pour laquelle j'étais né vient enflammer mon imagination, c'est toujours au pays du Vaud, près du lac, dans des campagnes charmantes, qu'elle se fixe. Il me faut absolument un verger au bord de ce lac, et non pas d'un autre : il me faut un ami sûr, une femme aimable, une vache, et un petit bateau. Je ne jouirai d'un bonheur parfait sur la terre que quand j'aurai tout cela. » (*Conf.*, livre IV.)

Chateaubriand a bien écrit sous l'influence de celui qu'il appelait « le grand Rousseau » et qu'il plaçait au nombre des cinq grands écrivains qu'il fallait étudier, son paysage n'est pas la Suisse, mais les forêts du Nouveau Monde.

La religion de Lamartine, ses *Méditations*, son *Jocelyn*, son lac, ont quelque filiation avec le *Vicaire Savoyard* et le *Promeneur solitaire*.

D'où viennent à Lamennais ces belles descriptions, ce style imagé, ce ton prophétique, cet amour du peuple, cette éloquence de tribun et jusqu'à ses hérésies ? de Jean-Jacques.

[1] Clarens, Sweet Clarens, birth-place of deep Love, etc.

Encore un poëte qui ne craint pas d'accorder son luth avec Rousseau, c'est Alfred de Musset ; il écrit à son frère (septembre 1851) :

« Veux-tu, mon cher ami, m'envoyer la *Nouvelle Héloïse* de Jean-Jacques? — J'en ai besoin pour mon présent travail. »

Rousseau sait communiquer à son style la finesse, la délicatesse, la chaleur des sentiments dont son cœur est animé. Il sympathise avec l'ami malheureux. Voici, ce me semble, un modèle de lettre de condoléance, écrite à M. Vernes sur la mort de sa femme :

« Mon cœur est fait pour partager vos douleurs, et non pour vous en consoler. Je sais trop bien, par expérience, que rien ne console que le temps, et que souvent ce n'est encore qu'une affliction de plus de songer que le temps nous consolera. Cher Vernes, *on n'a pas tout perdu quand on pleure encore ;* le regret du bonheur passé en est un reste. Heureux qui porte encore au fond du cœur ce qui lui fut cher ! Oh ! croyez-moi, vous ne connaissez pas la manière la plus cruelle de le perdre ; c'est d'avoir à le pleurer vivant. »

Nous venons de souligner une pensée de Rousseau, voici les vers d'Alfred de Musset qui y correspondent :

« Le seul bien qui me reste au monde,
Est d'avoir quelquefois pleuré. »

Remarquons encore l'analogie suivante :

« Comment ! disait Rousseau, Dieu n'aura donc que les restes des créatures ? Au contraire, ce que les créatures peuvent occuper du cœur humain est si peu de chose, que quand on croit l'avoir rempli d'elles, il est encore vide. Il faut un objet infini pour le remplir. »

Alfred de Musset résume cette belle pensée par :

« Dieu parle, il faut qu'on lui réponde. »

Il écrivait à une dame : « Je ne vous demande pas ma grâce *parce qu'elle m'est due,* mais *parce qu'il est digne de vous de me l'accorder.* »

Rousseau connaît donc aussi l'art de bien dire, mais c'est sans recherche et en suivant l'impulsion de son cœur.

Il savait manier l'ironie et, attaqué, se défendre par une argumentation serrée, il mettait littéralement ses adversaires dans un étau. M. de Beaumont en sut quelque chose et ne répliqua pas.

« Vous me traitez d'impie ! et de quelle impiété pouvez-vous m'accuser, moi qui n'ai jamais parlé de l'Etre suprême que pour lui rendre la gloire qui lui est due, ni du prochain que pour porter tout le monde à l'aimer ? Les impies sont ceux qui profanent indignement la cause de Dieu en la faisant servir aux passions des hommes. Les impies sont ceux qui [1], *s'osant porter* pour interprètes de la Divinité, pour arbitres entre elle et les hommes exigent pour eux-mêmes les honneurs qui lui sont dus. Les impies sont ceux qui s'arrogent le droit d'exercer le pouvoir de Dieu sur la terre, et veulent ouvrir et fermer le ciel à leur gré. Les impies sont ceux qui font lire des libelles dans les églises. A cette idée horrible, tout mon sang s'allume, et des larmes d'indignation coulent de mes yeux. Prêtres du Dieu de paix, vous lui rendrez compte un jour, n'en doutez pas, de l'usage que vous osez faire de sa maison. »

Quelle virulente invective ! Souvenons-nous qu'il aimait la maison de Dieu, qu'il avait même écrit pour rendre le chant, dans les temples, plus harmonique, plus solennel. Oui, je suis sûr que l'idée de voir un édifice consacré au culte, transformé en club où l'on excitait le peuple contre lui, devait paraître à Rousseau une horrible profanation. Les larmes d'indignation qu'il répand sont bien réelles. Il pourrait encore en verser maintenant pour la même cause !

[1] On écrirait maintenant, osant se porter.

Un jour un panier adressé à Rousseau fut égaré par le porteur chez M. le comte de Lastic, qui, suivant la coutume des nobles de ce temps, se l'appropria d'après la maxime du renard :

. . . . . Vous leurs fîtes, seigneur
En les croquant, beaucoup d'honneur.

La seule compensation que Rousseau put en tirer fut de lui adresser la lettre suivante :

« Sans avoir l'honneur, monsieur, d'être connu de vous, j'espère qu'ayant à vous offrir des excuses et de l'argent, ma lettre ne saurait être mal reçue.

J'apprends que Mlle de *Cléry* a envoyé de Blois, un panier à une bonne vieille femme, nommée Mme *le Vasseur*, et si pauvre qu'elle demeure chez moi ; que ce panier contenait entre autre choses, un pot de vingt livres de beurre ; que le tout est parvenu, je ne sais comment, dans votre cuisine ; que la bonne vieille l'ayant appris, a eu la simplicité de vous envoyer sa fille avec la lettre d'avis, vous redemander son beurre, ou le prix qu'il a coûté ; et qu'après vous être moqué d'elle, selon l'usage, vous et madame votre épouse, vous avez, pour toute réponse, ordonné à vos gens de la chasser.

J'ai tâché de consoler la bonne femme affligée, *en lui expliquant les règles du grand monde et de la grande éducation ;* je lui ai prouvé que ce ne serait pas la peine d'avoir des gens s'ils ne servaient à chasser le pauvre, quand il vient réclamer son bien ; et en lui montrant combien *justice* et *humanité* sont des mots roturiers, je lui ai fait comprendre à la fin, *qu'elle est trop honorée qu'un comte ait mangé son beurre.* Elle me charge donc, monsieur, de vous témoigner sa reconnaissance de l'honneur que vous lui avez fait, son regret de l'importunité qu'elle vous a causée, et le désir qu'elle aurait que son beurre vous eût paru bon.

Que si par hasard il vous en a coûté quelque chose pour le port du paquet à elle adressé, elle offre de vous le rembourser, comme il est juste. Je n'attends là-dessus que vos ordres, pour exécuter

ses intentions, et vous supplie d'agréer les sentiment avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc. »

Nous espérons que la famille de Lastic n'existe plus, ou que pour son honneur, elle a au moins changé de nom.

Rousseau, dès le début de sa carrière littéraire, n'avait pas craint d'attaquer Voltaire, l'idole du siècle.

« Dites-nous, célèbre Arouet, combien vous avez sacrifié de beautés mâles et fortes à notre fausse délicatesse, et combien l'esprit de galanterie, si fertile en petites choses, vous en a coûté de grandes. »

Voltaire ne le lui pardonna jamais et en vint même à une persécution ouverte. Rousseau n'en tire d'autre vengeance que quelques paroles inoffensives, c'est un petit dialogue, une conversation entre Voltaire et un ouvrier de Buttes :

M. DE VOLTAIRE.

« Est-il vrai que vous êtes du comté de Neuchâtel ?

L'OUVRIER.

Oui, monsieur.

M. DE VOLTAIRE.

Etes-vous de Neuchâtel même ?

L'OUVRIER.

Non, monsieur ; je suis du village de Butte, dans la vallée de Travers.

M. DE VOLTAIRE.

Butte ! cela est-il loin de Motiers ?

L'OUVRIER.

A une petite lieue.

M. DE VOLTAIRE.

Vous avez dans votre pays un certain personnage de celui-ci qui a bien fait des siennes.

L'OUVRIER.

Qui donc, monsieur ?

M. DE VOLTAIRE.

Un certain *Jean-Jacques Rousseau*. Le connaissez-vous ?

L'OUVRIER.

Oui, Monsieur, je l'ai vu un jour à Butte, dans le carosse de M. de *Montmollin* qui se promenait avec lui.

M. DE VOLTAIRE.

Comment ce pied-plat va en carrosse ? le voilà donc bien fier !

L'OUVRIER.

Oh ! monsieur, il se promène aussi à pied. Il court comme un chat maigre, et grimpe sur toutes nos montagnes.

M. DE VOLTAIRE.

Il pourrait bien grimper quelque jour sur une échelle. Il eut été pendu à Paris, s'il ne se fut sauvé : et il le sera ici, s'il y vient.

L'OUVRIER.

Pendu ! Monsieur ! il a l'air d'un si bon homme ; hé ! mon Dieu, qu'a-t-il donc fait ?

M. DE VOLTAIRE.

Il a fait des livres abominables. C'est un impie, un athée.

L'OUVRIER.

Vous me surprenez. Il va tous les dimanches à l'église.

M. DE VOLTAIRE.

Ah ! l'hypocrite ! Et que dit-on de lui dans le pays ? Y a-t-il quelqu'un qui veuille le voir ?

L'OUVRIER.

Tout le monde, monsieur, tout le monde l'aime. Il est recherché partout, et on dit que milord lui fait aussi bien des caresses.

M. DE VOLTAIRE.

C'est que milord ne le connaît pas, ni vous non plus. Attendez seulement deux ou trois mois, et vous connaîtrez l'homme. Les gens de Montmorency, où il demeurait, ont fait des feux de joie, quand il s'est sauvé pour n'être pas pendu. C'est un homme sans foi, sans honneur, sans religion.

L'OUVRIER.

Sans religion ! monsieur, mais on dit que vous n'en avez pas beaucoup vous-même.

M. DE VOLTAIRE.

Qui, moi, grand Dieu ! Et qui est-ce qui dit cela ?

L'OUVRIER.

Tout le monde, monsieur.

M. DE VOLTAIRE.

Ah ! quelle horrible calomnie ! moi qui ai étudié chez les jésuites, moi qui ai parlé de *Dieu* mieux que tous les théologiens !

L'OUVRIER.

Mais, monsieur, on dit que vous avez fait bien des mauvais livres.

M. DE VOLTAIRE.

On ment. Qu'on m'en montre un seul qui porte mon nom comme ceux de ce croquant portent le sien, etc. »

Lorsque Rousseau ressent les atteintes de la gêne et que l'expérience le porte à l'économie, il constate *qu'il devient vilain par un motif très-noble.* Lui seul sait allier des pensées et des mots aussi disparates.

Il s'est jugé lui-même comme versificateur :

« J'ai fait de temps en temps, dit-il, de médiocres vers, c'est un exercice assez bon pour se rompre aux inversions élégantes, et

apprendre à mieux écrire en prose; mais je n'ai jamais trouvé dans la poésie française assez d'attrait pour m'y livrer tout à fait. » (*Confessions*, livre II.)

Cependant Rousseau fut applaudi par la cour à la représentation du *Devin du village*. Nous avons trouvé dans cette pièce des vers qui ne manquent pas de grâce :

« Pour vous faire aimer davantage
Feignez d'aimer un peu moins.
L'amour croît s'il s'inquiète
Il s'endort s'il est content :
La bergère un peu coquette
Rend le berger plus constant. »

Presque tous les critiques français parlent sévèrement de Rousseau ; serait-ce que leur nation l'a trop aimé et que leurs grands auteurs l'apprécient trop ? On peut juger du culte que lui rendent certains de ces lecteurs par les vers suivants, rapportés par Paul Albert. Ils sont tirés des mémoires de Bachaumont. (1765.)

« Rousseau, prenant toujours la nature pour maître,
Fut de l'humanité l'apôtre et le martyr.
Les mortels qu'il voulut forcer à se connaître,
S'étaient trop avilis pour ne pas l'en punir.
Pauvre, errant, fugitif et proscrit sur la terre,
Sa vie à ses écrits servit de commentaire.
La fière liberté de ses hardis tableaux
Sut en dépit des grands montrer ce que nous sommes.
Il devait de nos jours trouver des échafauds :
Il aura des autels quand il naîtra des hommes. »

Nous ne comprenons pas davantage pourquoi ces mêmes écrivains laissent encore supposer que Rousseau s'est suicidé. Mme de Staël a propagé cette opinion, mais elle fut immédiatement contredite par Mme de Girardin, qui vivait

dans le voisinage de Rousseau et bien placée pour rectifier cette erreur. Nous félicitons Bouillet d'avoir enfin dit la vérité sur l'auteur de la belle lettre contre le suicide :

« Il mourut presque subitement (3 juillet 1778), à l'âge de soixante-six ans. On supposa, *mais à tort* qu'il avait été empoisonné; quelques-uns crurent qu'il s'était tué d'un coup de pistolet, *ce qui n'est pas plus vrai;* des *procès-verbaux authentiques prouvent que sa mort fut naturelle.* »

Rousseau adorait sa patrie : Voici comment il en parle :

« En passant à Genève je n'allai voir personne, mais je fus prêt à me trouver mal sur les ponts. Jamais je n'ai vu les murs de cette heureuse ville, jamais je n'y suis entré, sans sentir une certaine défaillance de cœur qui venait d'un excès d'attendrissement. En même temps que la noble image de la liberté m'élevait l'âme, celle de l'égalité, de l'union, de la douceur des mœurs me touchaient jusqu'aux larmes, et m'inspirait un vif regret d'avoir perdu tous ces biens. »

Nous rapportons de F. Roget, compatriote de Rousseau, un dernier témoignage sur son influence :

« Rien de plus distinct que l'école de Voltaire et celle de Rousseau, et c'est à Genève que cette différence s'est montrée peut-être le plus nettement. Nous avons tous connu des Genevois de l'école de Rousseau; c'étaient des hommes plus ou moins exaltés, d'un jugement peu sûr dans la pratique des affaires, mais le plus souvent excellents par le cœur, par le dévouement au pays. On ne pourrait pas citer un disciple de Voltaire qui ait mérité qu'on se souvienne de lui. Il y a du citoyen dans Rousseau; Voltaire n'a jamais été qu'un valet insolent et mordant dont on aurait facilement eu raison par la correction des valets, par les étrivières. On ne peut expliquer Rousseau sans connaître la Genève de son temps, sans pénétrer comment l'idée chrétienne s'était transformée dans notre cité à la suite de la réformation et comment elle s'était amal-

gamée par l'étude des anciens, avec l'idée de patrie telle qu'ils l'avaient conçue. L'Evangile et Plutarque, voilà les véritables inspirateurs de Rousseau ; sa vie errante, son génie, ses flatteurs et ses ennemis ont fait le reste. »

« L'influence de Rousseau avait créé chez nous une sorte d'incrédules qu'on ne retrouve plus, gens qui joignaient à une certaine exaltation du cerveau une probité sévère, des mœurs réglées et des sentiments pleins d'honneur. *Les incrédules d'aujourd'hui sont des viveurs et rien de plus ; ce sont leurs appétits qui leur fournissent leurs idées.* »

(*Pensées genevoises*, tom. II, pag. 381 et suivantes.)

Qu'il nous soit permis, à la fin de ce travail, de tirer la conclusion que Rousseau est un *classique* par excellence. Il nous paraît mériter en particulier ce que Sainte-Beuve a dit d'une manière générale :

« Un vrai classique, comme j'aimerais à l'entendre définir, c'est un auteur qui a enrichi l'esprit humain, qui en a réellement augmenté le trésor, qui lui a fait faire un pas de plus, qui a découvert quelque vérité morale non équivoque, ou ressaisi quelque passion éternelle dans ce cœur où tout semblait connu et exploré ; qui a rendu sa pensée, son observation sous une forme n'importe laquelle, mais large et grande, fine et sensée, saine et belle en soi ; qui a parlé à tous dans un style à lui et qui se trouve aussi celui de tout le monde, dans un style nouveau sans néologisme, nouveau et antique, aisément contemporain de tous les âges. »

THÈSES

I. — La littérature est l'expression de l'esprit humain.

II. — Toute littérature a pour base essentielle l'histoire.

III. — La littérature française au XVIIIe siècle a subi l'influence de l'Angleterre.

IV. — Le théâtre français est essentiellement une littérature d'imitation.

V. — On peut établir un parallèle entre le théâtre français et le théâtre grec.

VI. — La poésie est la peinture des émotions de l'âme par la parole rhythmée.

VII. — La poésie française tire son origine de la galanterie.

VIII. — L'Etat ne doit encourager ni gêner la littérature, étant le conciliateur des intérêts, non des opinions.

LIBRARY
FEB
10
19[illegible]
UNIVERSITY OF TORONTO

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY